

INSERTIONS:

Annonces: la ligne . . . 20 c.  
Réclames: . . . . . 30 c.  
Faits divers: . . . . . 50 c.  
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE et Co, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à Bruxelles, à l'Office de Publicité.

## MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

**ABONNEMENTS:**  
Roubaix-Tourcoing: Trois mois . . 13.50  
Six mois . . . . . 26.50  
Un an . . . . . 50.50  
Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois . . . . . 15 fr.  
La France et l'Étranger, les frais de poste en sus.  
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue jusqu'à réception d'avis contraire.

2 MAI	
(Service gouvernemental)	
3 0/0	87 15
4 1/2	96 25
Emprunts (5 0/0)	104 80
3 MAI	
3 0/0	67 20
4 1/2	96 30
Emprunts (5 0/0)	104 75
Service particulier du Journal de Roubaix.	
Actions Banque de France	3530 00
Société générale	523 00
Credit foncier de France	730 00
Chemins autrichiens	536 00
Lyon	992 00
Est	595 00
Ouest	633 00
Nord	1230 00
Midi	741 00
Suez	718 00
Péruvien	22 1/4
Actions Banque ottomane (ancienne)	361 00
Banque ottomane (nouvelle)	000 00
Londres cours	25 17 1/2
Credit Mobilier	173 00
Turc	12 80

### DEPLACEMENTS COMMERCIALES

Service particulier du Journal de Roubaix.

New-York, 3 mai.  
Change sur Londres, 4.87 1/2; change sur Paris, 515  
Valeur de l'or, 112 7/8  
Café good fair, (la livre) 17 1/2  
Café good Cargoes, (la livre) 18  
Marché ferme.

Dépêches de MM. Schlagdenhauffen et Co représentés à Roubaix par M. Bulteau Grynepret.

Havre, 3 mai.  
Cotons: Ventes 500 b. Marché calme, inchangé.

Liverpool, 3 mai.  
Cotons: Ventes 12,000 b., ferme. Surates moins offerts.

Manchester, 3 mai.  
Demande meilleure.

New-York, 3 mai.  
Cotons: 12 5/8.  
Recettes de 4 jours 13,000 b.

(Dépêches affichées à la Bourse de Roubaix)

Liverpool, 3 mai.  
Cotons: Ventes 8,000 ball. Marché raffermissant.

Havre, 3 mai.  
Cotons: Ventes quelques centaines de balles. Louisiane 78 à 79, septième-octobre 75/30.

New-York, 3 mai.  
Cotons 12 7/8. Recettes 20,000 b.

### ROUBAIX 3 MAI 1876.

### Bulletin du jour

L'heure où le Parlement reprendra ses séances approche, et déjà les députés rentrent à Paris. Les chefs des groupes républicains ont déjà, nous assure-t-on, arrêté une sorte de programme parlementaire qui nous promet des émotions. Nous aurons d'abord quelques interpellations, notamment celle qui prépare les membres de la

gauche, qui publie sur les résolutions votées par la récente assemblée générale des comités catholiques, puis viendra le débat sur la loi des maires, la discussion de la proposition d'amnistie, enfin la lecture et la discussion des rapports de la commission d'enquête sur l'élection de M. de Mun. Si nous étions du centre gauche et si nous tenions à ce que MM. Ricard, Waddington et Christophe restent ministres, ce programme nous épouvantait. Mais nous sommes désintéressés dans la question, et il ne nous déplairait pas de voir M. Waddington rentrer dans l'obscurité, dont on l'a tiré sans motif plausible.

Un de nos amis nous écrit de Versailles que les dernières nouvelles reçues d'Afrique, où une insurrection qui aurait pu acquiescer de la gravité, a été comprimée très habilement par M. le général Carteret, ont causé le plus grand plaisir à la Présidence. M. le maréchal de Mac-Mahon, qui a gouverné l'Algérie pendant fort longtemps, s'intéresse particulièrement aux événements qui se produisent dans notre plus belle colonie, et a suivi les opérations de M. le général Carteret avec une grande sollicitude. Il a fait remercier cet officier par M. le général Chanzy.

Les renseignements venus d'Alger nous portent à considérer comme certain le succès du prince Jérôme Napoléon dans cette circonscription électorale. Nous avons dit pourquoi nous attachions une grande importance à ce fait. L'entrée du gendre du roi d'Italie dans une assemblée française où le radicalisme domine aura des conséquences dont nous voudrions que M. le maréchal de Mac-Mahon se préoccupât.

Des télégrammes de Constantinople annoncent que Nicksich a été ravaillée. Mais il convient de remarquer qu'au lieu d'un télégramme de Raguse n'est venu jusqu'ici confirmer cette victoire; en suite que ces télégrammes mêmes ne révèlent aucun détail, aucune circonstance des combats qui ont dû être livrés pour arriver à ce résultat.

Certains journaux Allemands avaient annoncé, d'autre part, qu'une nouvelle entrevue des trois empereurs aurait lieu prochainement à Berlin. Cette nouvelle est aujourd'hui démentie presque officiellement.

On voit qu'il ne faut encore aventurer aucune appréciation bien tranchée sur l'issue que peuvent avoir les affaires d'Orient.

M. le marquis d'Auray vient d'adresser la lettre suivante à M. le ministre de l'intérieur:  
« Monsieur le ministre,  
« Il ne m'a pas paru convenable de répondre immédiatement à la notification des décrets du 13 avril; j'ai voulu prendre le temps de la réflexion et acquiescer par l'éloignement le droit absolu de discuter librement le traitement exceptionnel que vous venez d'appliquer au département des Deux-Sèvres.  
« Il est juste maintenant que les premiers de mes loisirs vous appartienne et qu'ils servent autant à édifier les hommes d'illusion qu'à rassurer ceux des vôtres qui paraissent redouter une intempérance de générosité.

L'amnistie n'a été votée par le parlement, monsieur le ministre, comptait cinq fonctionnaires réputés honorables; vous en avez simplement brisé deux, deux autres ont été déplacés dans des conditions que nul ne prend pour des faveurs: pour celui-ci l'Algérie a été jugée bonne; pour celui-là les frontières de la Suisse ont paru suffisantes.  
« Qu'avaient-ils donc bien pu faire, ces quatre fonctionnaires? D'abord ils n'étaient pas de vos amis; ils étaient même antipathiques à beaucoup de gens que vous connaissez, qui se flattent d'être de vos familiers; ensuite, sans souci du lendemain et du pouvoir qu'il devait créer, ils avaient loyalement nommé les candidats hautement préférés par le gouvernement du maréchal de Mac-Mahon: il était même arrivé que le grand nombre de ces candidats avait été élu soit au Sénat, soit à la Chambre, malgré vos efforts personnels et l'activité du comité que vous présidiez. Voilà bien le crime commun, si je ne me trompe.

« Quant au préfet pris à part, les griefs n'ont pas dû manquer: n'était-il pas trop catholique pour s'associer à une politique de défiance à l'égard de l'Eglise romaine, trop respectueux des grandes traditions nationales pour attribuer à la République le monopole de toutes les gloires? Enfin, n'avait-il pas eu l'audace de répondre avec fierté aux impertinences gratuites d'un candidat que vous recommandiez énergiquement aux électeurs de Melle?

« Tout cela méritait une rigueur exemplaire: aussi les procédés d'exécution ont-ils été le parfait complément des mesures de disgrâce et de révocation. A l'heure même où le Journal officiel apportait à Niort les décrets, M. Berteaux, le préfet nouveau, y arrivait escorté du nouveau secrétaire-général, et relevait en grande hâte de leurs fauteuils le révoqué et l'exilé. Quelques instants après, des dépêches urgentes déclaraient vacantes les sous-préfetures de Melle et de Bressuire et en confiaient l'intérim à des conseillers généraux, vos parents et vos amis.

« Ainsi, en moins d'une heure, et dès le 14 avril, l'administration instituée par les décrets du 13 fonctionnait, travaillait et prétendait soulager les populations, aussi surprises que peu satisfaites. Catilina eût été à nos portes, qu'on n'eût pas tant puisé pour le salut public.

« Je n'hésite pas à dire, monsieur le ministre, qu'il faut remonter aux jours les plus troublés de notre histoire pour y retrouver la trace et le souvenir de procédés semblables. Est-ce les justifier que de dire que le département des Deux-Sèvres a seul été soumis à ce traitement héroïque, et qu'à la date du 14 avril vous arriviez aussi à Niort pour vous reposer des premières fatigues du pouvoir?

« Veuillez cependant ne pas croire que cette protestation ait le moindre rapport avec l'expression d'un regret: les procédés dont j'ai à me plaindre sont des excentricités politiques, des oublis de courtoisie qui n'atteignent pas ceux qu'ils visent.

« En brisant ma carrière de vingt années, que le régime du 4 septembre avait respectée, que les Prussiens eux-mêmes n'avaient pu interrompre, vous avez largement usé de la responsabilité ministérielle, mais vous m'avez rendu pleine justice et avez marqué au coin de l'honneur la première période de ma vie publique.  
« Je ne confondais pas, en effet, et je

ne confondrais jamais la personnalité du maréchal de Mac-Mahon avec la République. Une pensée plus haute me dominait: c'était celle de la France, et je ne crois pas m'être jamais mépris sur les conditions nécessaires de sa fortune et de sa grandeur. Après une expérience plus complète et plus décisive du régime que vous supposez établi et durable, les révoqués auront leur tour; ils reviendront entiers, tels que vous les aurez laissés, et leur grand revanche, croyez-le bien, sera de mettre au service de la patrie désabusée ce qu'ils ont de force, de courage et de foi.  
« En attendant, monsieur le ministre, j'ai l'honneur d'être votre serviteur.

« Marquis d'AURAY,  
« Préfet révoqué des Deux-Sèvres.  
« Saint-Pois, 28 avril 1876. »

### LETTERES DE PARIS

Correspondance particulière du Journal de Roubaix.

Paris, mardi 2 mai.

Il s'est passé hier, sans bruit, un fait diplomatique qui ne manque pas pour l'importance: le comte Apponyi, ambassadeur d'Autriche à Paris, a remis au maréchal-président ses lettres de rappel. Le Journal officiel, en enregistrant le fait, ne mentionne pas les paroles échangées entre le chef de l'Etat et le représentant de l'Autriche; sans doute elles se sont bornées aux formules banales de politesse en usage. Mais il n'en est pas moins vrai que le rappel du comte Apponyi a été sinon imprévu, du moins brusquement décidé, et il est d'autant plus remarquable, que l'Empire austro-hongrois traverse en ce moment une phase des plus périlleuses de son histoire. Ce départ se rattache évidemment aux difficultés intérieures que crée le dualisme des deux gouvernements qui constituent l'Autriche-Hongrie et aux difficultés extérieures que suscite la question d'Orient. Le successeur de M. Apponyi n'est pas encore connu; généralement, quand un ambassadeur ou un ministre plénipotentiaire est rappelé, son remplaçant est connu d'avance; cependant ce n'est pas là une obligation diplomatique. Il en est de même, en effet, pour le ministre d'Italie: on sait que M. Nigra est nommé ambassadeur à Saint-Petersbourg, mais on ne sait qui le remplacera à Paris. On a parlé de M. Corti, déjà ministre à Constantinople; on parle aussi du général Cialdini. J'ai entendu exprimer, au sujet de ce dernier, la crainte qu'il ne fût un peu raide, c'est-à-dire pas assez diplomate. M. Nigra, Italien dans le fond de l'âme, véritable disciple de Cavour, était un diplomate très-souple, très-conciliant, et il est incontestable qu'il a rendu des services à son pays et à la France pendant son long séjour parmi nous.

« Je vous signalais hier l'insuffisance et même l'incapacité du personnel politique arrivé aux affaires à la suite des dernières élections. Il est vrai qu'il ne nous convient pas de nous en affliger, et il vaut mieux qu'il en soit ainsi: Les foudres de révolution nous apparaissent comme de véritables apprentis politiques: c'est l'éternelle histoire des bâtons flottants. Ils devaient tout d'abord tout changer, tout transformer, tout améliorer; la société reposait sur des bases pourries, il fallait fouiller jusqu'aux dernières fondations. Or, que voyons-nous?

Nous voyons ceci: le ministère, après commencée, il tiendrait à madame Blanche le serment prêt de se dévouer à tout ce qu'elle avait aimé en ce monde.  
« Il s'agit d'un moment sur le bord de l'eau, cherchant à tromper son impatience. Quand arriva le premier flot, il poussa un cri de joie; il savait que la marée gagnait le lit de la Rance avec une rapidité prodigieuse.  
« Il pouvait être dix heures, quand Patira s'approcha de la plus monumentale des pierres noires couchées sur le sol comme des monstres marins échoués. Alors, s'armant d'un caillou il frappa en cadence sur la pierre sonore, imitant à s'y méprendre un complet et joyeux carillon de cloches.  
« Le marquis de Coëtquen, brusquement arraché à son sommeil, eut un instant la pensée que les clochers chantaient encore dans la nuit les pieux offices des chrétiens et des moines.  
« En rassemblant ses souvenirs il se rappela cependant la promesse du Fignoleur et murmura:  
« Le signal des pierres sonnantes! Tout se tut, et pendant quelques minutes Tanguy étouffa une crainte mêlée d'espérance. Le salut venait-il à lui?  
« Il quitta sans bruit le réduit dans lequel il dormait, et gagna la grosse tour qui lui faisait face. Les trous béants

quelques modifications administratives ayant pour but de donner satisfaction à ses rancunes particulières, est encore occupé à préparer un long manifeste par lequel il se propose de faire connaître sa politique.

L'autre élément du gouvernement, c'est-à-dire la majorité républicaine, n'a encore attesté son existence que par la révélation de ses divisions. L'affaire de l'amnistie a tout d'abord disloqué cette majorité, et a empêché les groupes divers de républicains nouveaux ou anciens de traiter les questions gouvernementales. Cependant, il y a un certain nombre de républicains qui se sont trouvés tout de suite mis en demeure de formuler leurs systèmes, leurs projets de réformes. Nous en voyons l'exposé dans deux journaux plus particulièrement: la République française et le Bien Public. Ce dernier organe du chocolatier Menier, poursuit spécialement la réforme économique, qui, pour lui, se résume à l'établissement de l'impôt sur le capital. C'est un système destiné à demeurer dans le domaine de l'utopie.

Quant aux idées de la République française, elles paraissent se réduire dans des limites de jour en jour plus étroites. Elle a essayé de faire quelque bruit de grandes réformes financières que méditait son patron M. Gambetta; elle parlait de la suppression des contributions directes, que remplacerait entièrement l'impôt sur le revenu, absolument comme si une telle révolution pouvait être opérée par un simple trait de plume. Aujourd'hui, le journal de M. Gambetta, sans doute éclairé par l'étude du budget que vient de faire son patron, expose les desiderata du parti républicain et les réduit à ce programme relativement modeste: modification du personnel administratif, nomination des maires par les conseils municipaux, révision de la loi sur l'enseignement.

C'est là qu'un commencement, bien entendu, mais il faut reconnaître que nous sommes loin de toutes les fanfaronnades qu'avaient prodiguées depuis deux ans les journaux radicaux. Les républicains tiennent aujourd'hui la queue de la poêle, et ils commencent seulement à comprendre qu'ils n'ont pas tout gagné.  
« On parle de M. de Beust comme devant devenir ambassadeur d'Autriche à Paris. M. de Beust est l'ennemi de M. de Bismarck, mais il n'est pas l'ami de la France.

La mesure qui accorderait aux officiers de l'armée territoriale une première indemnité d'équipement constituerait une dépense totale de 2 millions et demi: elle sera sans doute votée par les chambres sur l'avis conforme du ministère.

Paris, 2 mai 1876.

Depuis trois semaines que les deux nouvelles Chambres ont pris leurs vacances, républicains et radicaux nous ont inondés de programmes soit pour l'amnistie, soit pour les réformes financières; voilà le moment de l'exécution qui approche, et nous allons voir à l'œuvre les pères de la jeune et chère République.

La monarchie nous a donné, pendant les quinze années de la Restauration, l'économie dans les finances, la dignité et la probité dans les fonctions publiques, la prospérité à l'intérieur, une grande influence au dehors, le territoire agrandi par la conquête d'Alger, le génie

national se manifestant glorieusement dans les lettres, les sciences, les arts, la tribune illustrée par l'éloquence parlementaire dans tous les partis..... Eh bien! nous attendons aussi les productions de la jeune et chère République qui, depuis bientôt six ans, ne nous a encore donné que sa part dans le démembrement de la France, l'augmentation des impôts, l'amolindrissement des caractères et des talents, notre pays ne comptant, pour ainsi dire, presque plus, dans les conseils de l'Europe.

Nous verrons bientôt si la jeune et chère République obtiendra plus de succès et pourra supporter un rapprochement plus favorable avec la monarchie?

Nous sommes d'autant plus fondés à réclamer les œuvres des républicains et des radicaux qu'ils méritent plus d'empressement à s'emparer de toutes les places. Le citoyen Andrieux, dans la récente réunion des radicaux à Lyon, a même fait le curieux aveu qu'il ne fallait pas user de la ligne droite pour arriver au pouvoir. Il est important de reproduire le passage de ce discours du citoyen Andrieux.

« Il faut faire de la politique. La ligne droite mène à Cayenne et non au pouvoir. Or, l'important est de s'emparer du pouvoir.

« Il faut que le pouvoir soit dans nos mains. »

Ce soir, mardi, après quelques heures, données à une première émotion en envisageant un grand calme, dans le parti républicain, la politique présidentielle révélée, hier, par l'Estafette. On estime qu'elle s'inspire de grandes illusions, que le maréchal, par l'essai qu'il fait aujourd'hui, sera bientôt condamné à l'impuissance. D'ailleurs, les radicaux espèrent lui lier les mains en s'abritant soigneusement derrière les apparences des plus rigoureuses de la légalité. Même dans la colonie italienne, on est très-divisé d'appréciation sur le départ de M. Nigra; quelques amis du commandeur persistent à prétendre qu'il s'éloigne sur sa demande et pour des motifs tout personnels, mais beaucoup d'autres rattachent formellement son déplacement au triomphe des hommes de la gauche, dont on connaît les sympathies anti-françaises.

Les radicaux bernois, après avoir persécuté les catholiques, s'attaquent aujourd'hui ouvertement aux protestants orthodoxes. J'appelle toute votre attention sur les faits suivants de la lettre que je reçois de Berne, à la date du 1<sup>er</sup> mai:

« Je me hâte de vous signaler un fait scandaleux qui s'est passé hier à Berne.

« Il y a quatre jours environ, une société de chanteurs bernois avait demandé au Conseil de fabrique de la paroisse protestante, l'autorisation de donner un concert, le 30 avril, dans le temple français. Cette autorisation fut accordée, à condition que le concert eût lieu en dehors des heures consacrées au culte du dimanche. Réserve bien justifiable, nous semble-t-il!

Mais les chanteurs ne s'en tinrent pas là, et quelques jours avant la date fixée pour le fameux concert, une seconde requête parvint au Conseil de fabrique, le sommant, en langage impérieux, de céder l'usage du temple encore pour la matinée du dimanche, sous prétexte d'une répétition musicale, comme vous le pensez.

Le Conseil de fabrique refusa. C'est ce que, du reste, prévoyaient les chan-

zaron gris; le ciel terne semblait s'abaisser vers l'eau jaundée. Une tristesse poignante envahissait l'esprit, tandis que le regard parcourait la campagne assombrie.

Il fallut quatre heures à Jobineau pour gagner la mer. Lorsqu'il aperçut la tour Solidor, il dit à Patira:  
— De quel côté virer, maintenant?  
— Mettez le cap sur Saint-Jacut, répondit le Fignoleur.

— Ce ne serait pas absolument prudent, si nous ne feignions de pêcher sur cette partie de la côte. Un peu de retard n'est rien pour le marquis, en assurant notre tranquillité nous travaillons à la sienne. Un jour employé à la pêche nous permettra d'explorer les environs.  
— Faites, dit Patira, je m'en remets à vous.

Jobineau avait raison d'agir de la sorte; la douane le lui prouva pendant cette même nuit, et les bateaux des gabeloux s'approchèrent assez près de Blanche-la-Sainte pour s'assurer qu'elle n'était remplie que de poisson.

On vendit le produit de la pêche aux Bas-Sablons, puis Jobineau tourna sa voile du côté de Saint-Jacut.

La vieille abbaye se trouvait occupée militairement, et il fallait prendre des précautions en approchant de cette caserne de révolutionnaires.

Jobineau, renseigné par un de ses amis, dit le soir à Patira:

— Nous avons besoin de la marée pour porter notre bateau; eh bien! cette nuit elle ne nous serait pas favorable. Attendez à demain, nous gagnerons une heure, et de plus une obscurité complète; le marquis étant abrité par les murailles du Guildo ne court pas grand risque pour le moment.

Patira attendit. Tout le jour dévoré de la tentation d'aller aux ruines, il résista dans la crainte d'être reconnu et de donner l'éveil.

Les heures lui parurent d'une longueur mortelle; enfin la nuit vint, une nuit presque complète; de rares étoiles brillaient seulement au ciel. Patira refusa de monter dans la barque.

— Il faut que je marche, dit-il, mon sang bout, et j'ai la fièvre; d'ailleurs, j'ai promis au marquis de lui apprendre mon arrivée par un signal convenu entre nous. Quand vous entendrez sonner les pierres du Val, approchez votre bateau de la grève, je ne tarderai pas à y sauter, et nous traverserons la Rance pour gagner les tours du Guildo.

Tandis que Jobineau et Suliac attendaient la marée, Patira prit donc seul à travers les champs. Il ne marchait pas, il courait; la joie lui donnait des ailes. Enfin, il allait revoir le marquis de Coëtquen, Hervé, il achèverait l'œuvre

commencée, il tiendrait à madame Blanche le serment prêt de se dévouer à tout ce qu'elle avait aimé en ce monde.

Il s'agit d'un moment sur le bord de l'eau, cherchant à tromper son impatience. Quand arriva le premier flot, il poussa un cri de joie; il savait que la marée gagnait le lit de la Rance avec une rapidité prodigieuse.

Il pouvait être dix heures, quand Patira s'approcha de la plus monumentale des pierres noires couchées sur le sol comme des monstres marins échoués. Alors, s'armant d'un caillou il frappa en cadence sur la pierre sonore, imitant à s'y méprendre un complet et joyeux carillon de cloches.

Le marquis de Coëtquen, brusquement arraché à son sommeil, eut un instant la pensée que les clochers chantaient encore dans la nuit les pieux offices des chrétiens et des moines.

En rassemblant ses souvenirs il se rappela cependant la promesse du Fignoleur et murmura:  
« Le signal des pierres sonnantes! Tout se tut, et pendant quelques minutes Tanguy étouffa une crainte mêlée d'espérance. Le salut venait-il à lui?

Il quitta sans bruit le réduit dans lequel il dormait, et gagna la grosse tour qui lui faisait face. Les trous béants

des fenêtres permettaient de se pencher et d'embrasser un plus large espace; malheureusement la nuit était sombre; mais si le marquis ne découvrit rien aux environs, il distingua un bruit léger qui ne cessa de grandir. Evidemment un bateau s'avancait dans la direction de la tour, car on percevait le clapotement de l'eau frappée par les rames.

Une minute après un pas rapide résonna sur les galets, une ombre traversa la plage couverte de taillées de joncs, les branches d'un arbre qui avait grandi au pied de la tour craquèrent, et Patira, passant à travers d'une embrasure, dit au marquis d'une voix émue:  
— Que mon supplice est doux?

— Le Fignoleur! répondit Tanguy.  
— Confiez-moi Hervé pour la dernière fois, Monseigneur; je vais le descendre si doucement que le cher ange ne se réveillera même pas... Vous nous suivez... les branches du chêne vous serviront d'échelons, et vous vous laisserez tout doucement glisser jusqu'au sol; la barque vous attend.

Hervé dans les bras, le Fignoleur, qui se souvenait de son métier d'acrobate, descendit sans la moindre fatigue, puis entrant dans l'eau jusqu'aux genoux, il gagna la barque, prit un caban de pêche, en enveloppa l'Enfant-Bleu et le laissa poursuivre son rêve.

— Monseigneur, dit Jobineau d'une voix tremblante, vous êtes à bord de Blanche-la-Sainte, et la barque donnée à un pauvre homme vous portera cette nuit en Angleterre.

Le vent soufflait dans la voile, Suliac et Jobineau ramaient, et il ne fallut pas beaucoup de temps pour gagner la pleine mer. Cependant les fugitifs n'étaient pas hors de danger. A peine nageaient-ils dans le détroit qu'un bateau de la douane héla le patron de Blanche-la-Sainte. Jobineau se garda bien de répondre, une fusée fut lancée en manière d'avertissement, mais comme elle n'amenait pas de résultat, des coups de fusils tirés à travers la distance et la nuit passèrent à côté de Tanguy et de Patira. Si le danger n'était pas imminent, grâce à l'obscurité favorisant la fuite du marquis de Coëtquen, la poursuite des bateaux douaniers prouvait du moins que les gabeloux ne s'endormaient pas.

(A suivre).

### Feuilleton du Journal de Roubaix

DU 4 MAI 1876.

### Le Trésor de l'Abbaye

(Faisant suite à PATIRA.)  
PAR RAOUL DE NAVERY  
XVIII.  
LA HAUTE MER  
(SUITE).

Mettons dans notre jeu le plus de bonnes cartes que nous pourrons, et faisons-nous à la Providence pour le reste.  
Enfin l'heure du départ arriva, le Fignoleur sauta dans la barque, et Suliac, bien fier de ce jour-là de son emploi de mousse, se tint prêt à écouter les ordres paternels, tandis que Jobineau se mettait au gouvernail. Josette se tenait sur le quai, son dernier enfant dans ses bras. Quand la barque eut disparu, elle remonta en pleurant le faubourg escarpé de Jersual.

Les rives de la Rance étaient bien loin, à cette époque, de garder le riant aspect qu'elles présentaient le jour où Tanguy de Coëtquen, navré de désespoir, gagnait avec des pensées de mort la Potence des Dinammes. Les arbres dépouillés dressaient leurs troncs noirs et leurs branches noueuses sur un ho-